

Christian Bromberger

Professeur à l'Université de Provence - IDEMEC (UMR 6591)
Co-président du Conseil scientifique du Musée des Civilisations
de l'Europe et de la Méditerranée (MUCEM)

(2007)

“TOUCHER.”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie retraité du Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"

Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Christian Bromberger

"Toucher."



Un article publié dans la revue *Terrain*, *Revue d'ethnologie de l'Europe*, no 49, août 2007, [En ligne], [URL](#). Consulté le 27 mars 2012.

[Autorisation formelle accordée par l'auteur le 17 février 2012 de diffuser ce texte dans Les Classiques des sciences sociales.]



Courriel : brombergerchristian@gmail.com

Polices de caractères utilisée : Times New Roman, 14 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

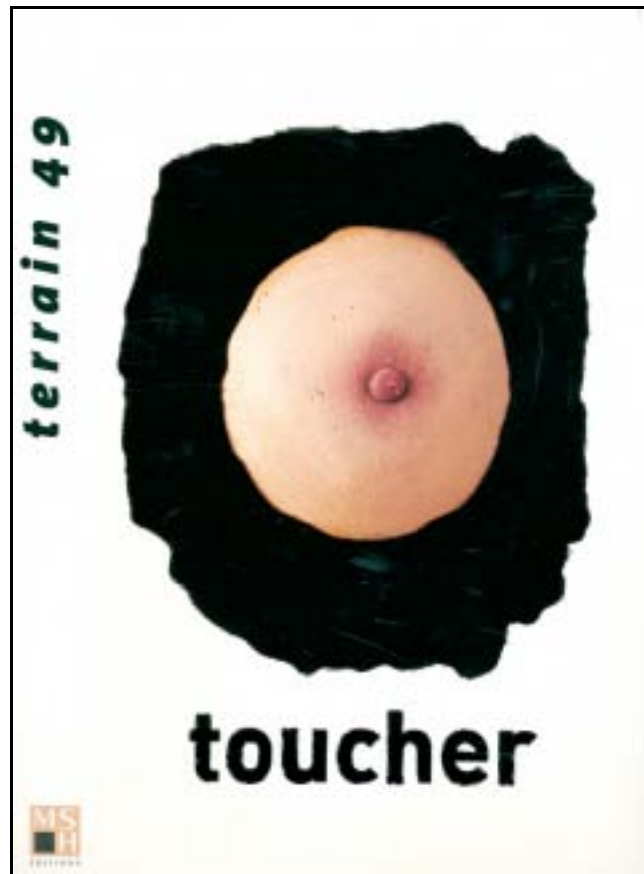
Édition numérique réalisée le 19 juin 2013 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec.



Christian Bromberger

Professeur à l'Université de Provence - IDEMEC (UMR 6591)
Co-président du Conseil scientifique du Musée des Civilisations
de l'Europe et de la Méditerranée (MUCEM)

"TOUCHER."



Un article publié dans la revue *Terrain, Revue d'ethnologie de l'Europe*, no 49, août 2007, [En ligne], [URL](#). Consulté le 27 mars 2012.

[5]

Christian Bromberger

"TOUCHER."

Un article publié dans la revue *Terrain, Revue d'ethnologie de l'Europe*, no 49, août 2007, [En ligne], [URL](#). Consulté le 27 mars 2012.



Avec ce sein en relief, Marcel Duchamp invitait à transgresser un double tabou... invitation rendue caduque par la présentation actuelle sous verre. Prière de toucher, Marcel Duchamp, 1947, technique mixte (© Succession Marcel Duchamp/Adagp, Paris 2007) (photo Ph. Migeat, cliché rmn).

« Prière de toucher », telle est la légende qu'a placée Marcel Duchamp en bas d'une de ses œuvres représentant un sein féminin en relief. Ce faisant, il invitait facétieusement les visiteurs à transgresser un double tabou : celui qui pèse sur certains gestes érotiques dans les espaces publics, celui qui encadre les comportements au musée, où l'« on est prié de ne pas toucher », gardiens et alarmes le rappelant si nécessaire. « *Hands off!* », dit plus lapidaiement l'anglais. Cet interdit n'est pourtant pas consubstantiel à l'idée de musée. Dans les cabinets de curiosités des XVII^e et XVIII^e siècles, comme dans nombre de musées jusqu'au milieu du XIX^e siècle, la manipulation était le complément obligé de la découverte visuelle. Ne pas toucher les objets lors d'une visite, c'était un peu comme si, invité

portements au musée, où l'« on est prié de ne pas toucher », gardiens et alarmes le rappelant si nécessaire. « *Hands off!* », dit plus lapidaiement l'anglais. Cet interdit n'est pourtant pas consubstantiel à l'idée de musée. Dans les cabinets de curiosités des XVII^e et XVIII^e siècles, comme dans nombre de musées jusqu'au milieu du XIX^e siècle, la manipulation était le complément obligé de la découverte visuelle. Ne pas toucher les objets lors d'une visite, c'était un peu comme si, invité

par quelqu'un à dîner, vous n'aviez pas [6] touché à la nourriture servie, commente joliment Constance Classen (2005 : 275) dans un essai où elle rappelle, exemples à l'appui, la « *tactile accessibility of early museums* » (Classen 2005: 276). Il apparaissait d'ailleurs inconcevable, et le philosophe Johann Gottfried Herder le proclamait avec force, que l'on pût apprécier la beauté d'une statue sans l'avoir touchée. L'interdit contemporain ne traduit donc pas seulement un souci légitime de préservation de chefs-d'œuvre ou de trésors, mais aussi une dévalorisation croissante de la tactilité dans l'appréhension du monde, au fil de ce que Norbert Elias (1994) a appelé « le processus de civilisation » : manger avec ses doigts, se gratter, taper sur l'épaule d'un camarade, tâter la marchandise... apparaissent comme des gestes d'un autre âge, qui ont échappé à la discipline et à la bienséance tactiles qui se sont imposées. Le toucher a désormais mauvaise presse : il connote le comportement enfantin, l'arriération, la rusticité, la vulgarité, voire le vandalisme ; associé à la sexualité, il peut prêter au soupçon de mauvaises intentions (la caresse sur la joue d'un enfant). Au musée, comme dans la vie sociale, les sens nobles de la vue et de l'audition ont relégué le toucher au rang des archaïsmes suspects, réservés à l'intimité.

Qui peut-on toucher, que peut-on toucher, et comment s'y prendre ? Les sociétés, dans leur diversité, se sont montrées, sur d'autres bases, aussi sourcilleuses que les musées pour codifier les différentes formes de contact. Que la règle soit explicite ou implicite, accusée ou flexible, le pur et l'impur tracent généralement une limite entre le touchable et l'intouchable. Dans les traditions les plus strictes, le contact est prohibé non seulement avec l'être ou la chose intouchables, mais encore avec ce qui ou celui qui a pu les toucher. Ainsi, en Islam, la consommation d'aliments acquis ou touchés par des mains impures est condamnée par plusieurs écoles juridiques. Si le Prophète a permis aux fidèles de manger la nourriture, composée de mets licites, préparée par les « gens du Livre » (*ahl-al kitab*), des juristes limitent fortement cette tolérance, déconseillant, par exemple, de manger un animal abattu rituellement par un *kitabî* non musulman. Ces interdits s'appliquent également aux ustensiles, qui ont pu être souillés par des aliments ou des mains impurs ; boire dans un verre encore humide où un incroyant aurait posé ses lèvres laisse ainsi planer le risque d'une contamination. Dans sa contribution sur le toucher

à l'hôpital dans ce volume de *Terrain*, Marie-Christine Pouchelle nous montre qu'« aujourd'hui encore, aux yeux de beaucoup d'hospitaliers, la manipulation quotidienne des cadavres rend très suspects ceux qui s'en occupent et qui forment un corps professionnel marginal par rapport à l'ensemble des soignants. [...] « Je ne veux pas qu'ils me touchent... Ils sont en contact avec les morts toute la journée ». Est sous-jacente l'idée que l'on est gagné par ce que l'on touche, qui s'exprime aussi bien dans la phobie du contact avec l'impur que dans la recherche du contact avec le sacré (toucher des reliques, une statue ou une idole).

La pudeur, la hiérarchie, l'hostilité ou la solidarité ont leurs expressions tactiles. De la chaleureuse poignée de main au baise-main ou à la salutation sans contact, de la danse en solo à la danse de couple – qui fut une innovation majeure dans l'histoire de l'Occident (Hess 2003) –, de la chorophobie affichée par l'islam rigoriste (Shay 1999) aux « corps associés » des ballets de Pina Bausch qui évoquent les différentes figures du désir et de l'attraction érotique (voir l'article de Claudine Vassas), les contacts se modulent selon les relations entre les genres, les conceptions du corps et de l'espace, les différences de statuts, [7] les intentions (Finnegan 2005). Sur ce nuancier du tact, un parallèle pourrait sans peine être établi entre les gestes de salutation effectués et les termes d'adresse (pronoms, noms, titres...) employés. L'accord conclu (« Tope-là ! »), la réconciliation ou l'ouverture vers la paix (la poignée de main entre Yasser Arafat et Yitzhak Rabin, qui refusa cependant d'embrasser le leader palestinien), la manifestation, voire la sollicitation, d'un même engagement (lors des campagnes électorales), prennent la forme d'une tactilité ostentatoire, savamment graduée, en intensité comme en temps (la poignée de main, sèche ou interminable, les regards tournés vers la caméra, est devenue un rite politique incontournable et un objet d'exégèse). Le « coude à coude », les accolades, les chaînes où l'on se donne la main ou, dans un autre registre, la mêlée des rugbymen sont les signes les plus manifestes du lien et de la solidarité orientée. Au principe de ces interactions gestuelles réciproques, une « fiabilité des relations », que l'on retrouve dans certaines pratiques des primates non humains (tel le « toilettage social » chez les singes, dont Vinciane Despret passe ici au crible les interprétations), sans pour autant céder à la tentation, justement dé-

noncée par l'auteur, de demander aux babouins de nous expliquer ce que nous sommes.

Vecteur de plaisir ou de douleur, donnés ou reçus, le toucher est aussi un moyen d'action et de connaissance technique. Encore faut-il éduquer sa sensibilité tactile, comme savent le faire les aveugles : « Le toucher apporte à l'aveugle, notait Helen Keller (citée par Finnegan 2005 : 24), beaucoup d'agréables certitudes qui manquent à nos camarades plus fortunés dont le sens du toucher reste en friche. Quand ces derniers regardent quelque objet, ils mettent leurs mains dans leurs poches. Voici, sans aucun doute, une des raisons qui expliquent que leurs connaissances soient souvent si vagues, inexactes et inutiles^{*}. »

Les artisans, qui ne gardent pas les mains dans les poches, mettent à profit, dans des proportions variables selon leur spécialité, ces sensations digitales. Christel Sola nous montre dans son article le rôle de la perception tactile haptique ou active dans la pratique des stylistes-modélistes-couturiers et des menuisiers-ébénistes. Ces « toucheurs professionnels » détectent à la main la qualité des matériaux qu'ils travaillent (un textile « bloqué » – sans élasticité –, « nerveux », « feutré », « soyeux », etc., un bois fini « lisse », « poli », « raclé », « cérusé », « sablé », « bouchardé ») ; ils choisissent tel mode opératoire ou tel outil en fonction des propriétés tactiles qu'ils ont ressenties et vérifient avec les doigts si l'action qu'ils viennent d'accomplir est satisfaisante. Le toucher joue ici un rôle essentiel d'information, d'évaluation, voire d'alerte. Ces « happerceptions professionnelles » font l'objet d'un long apprentissage sur le tas et sont rarement verbalisées. Leur maîtrise et la façon de se les approprier classent et singularisent les styles d'exécution, qu'il s'agisse des musiciens (la manière qu'avait Thelonious Monk de frapper les touches du piano), des sportifs (le « toucher de balle » de McEnroe est resté légendaire, l'art de « casser des objets durs » d'un coup tranchant fait l'objet d'un long apprentissage à Java, comme nous le montre Jean-Marc de Grave dans sa contribution), des médecins et des chirurgiens (aux diagnostics tactiles plus ou moins assurés, aux « doigts de fée » plus ou moins experts pour se frayer une voie à travers les tissus, « à tâtons » pour reprendre l'expression de Marie-Christine Pouchelle). Avec le développement de la vidéo-chirurgie, des télé-manipulateurs, ces savoirs tac-

* Notre traduction.

tiles, « le corps-à-corps chirurgical » régressent, le toucher s'éclipsant une nouvelle fois au bénéfice de la vue et étant de plus en plus relégué, dans nos sociétés, [8] à la périphérie de la connaissance, celle des rebouteux, des chiropracteurs, des magnétiseurs (qui touchent sans y toucher), alors qu'il demeure un moyen thérapeutique essentiel dans d'autres traditions, par exemple à Java (voir encore l'article de Jean-Marc de Grave). Chez nous, ces savoirs tactiles jouent désormais plutôt le rôle de recours quand les techniques « sérieuses » ont échoué. Par les activités qui leur sont encore assignées (les soins aux nourrissons, l'entretien du linge, la couture, le choix des aliments, la cuisine, etc.), les femmes demeurent dans le quotidien, plus que les hommes, les détentrices et les gardiennes de ces petits savoirs.

Cette hiérarchie des modalités perceptives se module selon les contextes, et, en particulier, selon la place dévolue à l'icône dans les traditions religieuses. Si la « *religious tactility* », pour reprendre l'expression de David Chidester (2005 : 49), est centrale dans les mythes et rites chrétiens (l'imposition des mains, l'onction, le baiser de paix, le signe de croix, le toucher des statues et des reliques dans les pratiques populaires), elle demeure cependant marginale, dans les traditions catholique et orthodoxe au moins, par rapport à la contemplation visuelle des images. La dévotion des Gitans, lors de la semaine sainte en Espagne, offre un exemple remarquable de cette priorité accordée au regard qui cherche à croiser celui des statues portées en procession (Pasqualino, 1998). Là où l'image est proscrite (dans l'islam, par exemple), le toucher (des portes des sanctuaires, des grilles des mausolées...) occupe, en revanche, une place prééminente dans la piété populaire.

Quelle que soit la place accordée culturellement aux perceptions tactiles, on ne peut les concevoir indépendamment des autres activités sensorielles, et notamment de la vue. Le problème de cette solidarité des sens, ou, pour reprendre la formulation de Catherine Halpern, de « l'intermodalité de la perception, c'est-à-dire du lien qui unit les perceptions provenant de diverses modalités perceptives », a taraudé la pensée philosophique depuis le XVII^e siècle. C'est le problème posé par Molyneux, « un docte savant irlandais » qui se demandait si un homme né aveugle et ayant recouvré la vue reconnaîtrait par la vue des objets (un globe, un cube) qu'il avait appris à distinguer par le toucher. Catherine Halpern examine les réponses contradictoires

qu'ont apportées à ce problème les penseurs (Locke, Leibniz, Diderot...) puis les cliniciens et les chercheurs en neurosciences.

Le SSVT (système de substitution visuo-tactile), développé à la fin des années 1960, est fondé sur le principe que « nous ne voyons pas par les yeux mais par le cerveau, qui va transformer l'information reçue en une expérience visuelle ». Le dispositif mis au point transforme ainsi un signal visuel véhiculé par une caméra en signal électrotactile qui transmet une image proche de celle de la vision. L'expérience montre qu'en quelque sorte l'on peut « voir par le toucher ».

Mais on peut être aussi touché par le voir. Pour rendre compte de cette « confusion des sensations », de cette synesthésie qui n'a rien de métaphorique et qui explique la popularité des films pornographiques, Olivier Morin met en œuvre les notions de « résonance tactile » et d'« intégration visuo-tactile ». « L'association sensorielle entre les caresses » observées « et celles que l'on pourrait vraiment ressentir semble assez précise, quoique inconsciente », remarque-t-il.

Ces considérations modernes sur l'« intermodalité » des perceptions, sur les « sensibles communs » selon les mots de Catherine Halpern, rejoignent, à leur façon, les conceptions javanaises scrutées par Jean-Marc de Grave, celles-ci postulant la complémentarité des sens puisant à une même source (le *rasa*, le « ressenti central »).

[9]



Que connaît-on d'un objet que l'on n'appréhende que par le toucher ? Enfant aveugle en classe de découverte au musée Rodin, à Paris, 2006 (photo M. Hacène).

Contrairement à la vue, à la perception des couleurs (Berlin & Kay 1969), à l'échange des regards (Nahoum-Grappe 1998), aux goûts, aux odeurs, à leur classification et à leurs usages (voir, entre autres, Chiva 1985 ; Dupire 1987 ; Candau 2000), qui ont donné lieu à des travaux monographiques et synthétiques, le toucher, comme l'ouïe, demeure le sens mal aimé des ethnologues (voir cependant Howes 1991 ; Bynum & Porter 1995 ; Classen 1993, 2005). Pourtant, on envisage mal que l'analyse des relations sociales, de la ferveur religieuse, de la fabrication et de l'usage des objets, des techniques thérapeutiques et érotiques en fasse l'économie.

L'histoire de notre discipline, et des sciences de l'homme en général, a aussi à tirer profit de la manière dont a été traité ce parent pauvre. Les primitifs ont-ils une sensibilité tactile différente de la nôtre ? Cette question faisait partie du programme des grandes expédi-

tions (française au cap Horn, britannique dans le détroit de Torres) de la fin du XIX^e siècle. Équipés du compas de Weber, conçu pour mesurer la sensibilité de chaque partie du corps, les savants postulaient et découvraient une plus grande réactivité aux stimuli chez les « primitifs » que chez les Européens. Mais, tandis que le médecin-anthropologue français attribuait en grande partie ce supplément de sensibilité tactile à des caractéristiques physiologiques collectives innées, le savant anglais constatait l'importance des variations individuelles. Comme le montre Nélia Dias, qui analyse cet [10] épisode, ces dernières conclusions eurent des répercussions importantes sur l'évolution de l'anthropologie et de la psychologie en Grande-Bretagne.

Si l'ethnocentrisme et l'évolutionnisme ont biaisé les études sur la tactilité des indigènes, l'anthropocentrisme a lourdement grevé l'interprétation des comportements des primates non humains. Le « toilettage social » a été ainsi successivement analysé comme un comportement typique de singes vivant dans des conditions favorables et disposant donc de temps pour entretenir des relations amicales, comme la manifestation d'un ordre hiérarchique, un hommage des plus faibles aux plus forts, comme une conduite dictée par l'intérêt à court terme (voici les babouins transformés en entrepreneurs schumpeteriens !), ou encore comme un échange de bons procédés, une sorte d'application du principe maussien du don/contre-don. On reconnaît là sans peine les questions que s'est posées l'anthropologie sur le fonctionnement des sociétés humaines. Plus féconde serait la voie qui consisterait à s'interroger sur ce qui touche les primates. « Somme toute, commente Despret, réduire leurs solutions à nos problèmes laissait peu de chance à leur inventivité, comme elle en laissait peu à la nôtre ».

C'est cette chance qu'il faudrait saisir pour faire désormais du toucher, dans sa diversité sensorielle et émotionnelle, un véritable champ de recherche anthropologique.

Références bibliographiques

Berlin B. & P. Kay, 1969. *Basic Color Terms : Their Universality and Evolution*, Berkeley, University of California Press.

Bynum W. F. & R. Porter (dir.), 1995. *Medicine and the Five Senses*, Cambridge, Cambridge University Press.

Candau J., 2000. *Mémoire et expériences olfactives. Anthropologie d'un savoir-faire sensoriel*, Paris, puf, coll. « Sociologie d'aujourd'hui ».

Chidester D., 2005. « The American touch. Tactile imagery in American religion and politics », in Classen C. (dir.), *The Book of Touch*, *op. cit.*, pp. 49-65.

Chiva M., 1985. *Le Doux et l'amer. Sensation gustative, émotion et communication chez le jeune enfant*, Paris, puf, coll. « Croissance de l'enfant, genèse de l'homme ».

Classen C. (dir.), 2005. *The Book of Touch*, Oxford / New York, Berg, coll. « Sensory formations », pp. 275-286.

2005. « Touch in the museum », in Classen C. (dir.), *The Book of Touch*, *op. cit.*, pp. 275-286.

1993. *Worlds of Sense. Exploring the Senses in History and Across Cultures*, Londres, Routledge.

Dupire M., 1987. « Des goûts et des odeurs : classifications et universaux », *L'Homme*, n° 104, pp. 5-25.

Elias N., 1994. *The Civilizing Process. The History of Manners and State Formation and Civilization*, Oxford, Blackwell.

Finnegan R., 2005. « Tactile communication », in Classen C. (dir.), *The Book of Touch*, *op. cit.*, pp. 18-25.

Hess R., 2003. *La Valse, un romantisme révolutionnaire*, Paris, Métailié.

Howes D. (dir.), 1991. *The Varieties of Sensory Experience: A Source Book in the Anthropology of the Senses*, Toronto, University of Toronto Press.

Nahoum-Grappe V., 1998. « L'échange des regards », *Terrain*, n° 30, « Le regard », pp. 67-82.

Pasqualino C., 1998. « Quand les yeux servent de langue. Regards gitans, actions *payas* en semaine sainte (Andalousie) », *Terrain*, n° 30, « Le regard », pp. 23-34.

Shay A., 1999. *Choreophobia. Solo Improvised Dance in the Iranian World*, Costa Mesa, Mazda Publishers.

POUR CITER CET ARTICLE

Référence papier

Bromberger C., 2007, « Toucher », *Terrain*, n° 49, pp. 5-10.

Référence électronique

Christian Bromberger, « Toucher », *Terrain*, numero-49 - *Toucher* (août 2007), [En ligne], mis en ligne le 07 octobre 2008. [URL](#):. Consulté le 27 mars 2012.

Fin du texte